

## Agent et lieu de l'action : la notion de signifié prime dans les substantifs déverbaux picador et picadero

**N**OUS NOUS SERVONS DES DEUX SUBSTANTIFS déverbaux *picador* et *picadero* pour étudier les suffixes *-dor* et *-dero*. Nous souhaitons donc partir des différentes acceptions fournies par les dictionnaires et rappeler les valeurs agentives et locatives des deux suffixations identifiées. Ceci constituait le point de départ, l'arrivée devant être normalement la démonstration de l'existence de ce que nous appelons le *signifié prime*. En aucun cas nous ne pensons réussir à l'identifier. Il s'agit plutôt d'en révéler le bien-fondé. « Coincé » entre le signifiant et le signifié de langue, nous avons introduit le *signifié prime*. Nous explicitons l'image de cette compression au moyen d'une autre image que l'on pourra considérer comme tout aussi triviale mais qui a le mérite d'être *lisible*. C'est l'image de l'orange. Les quartiers d'orange correspondraient au signifié de langue alors que la peau représenterait l'épaisseur sémantique de la surface constituée par le signifiant. Ce n'est bien sûr qu'une image et toute correspondance ne vaut que ce qu'elle vaut, c'est-à-dire une analogie plus ou moins réussie qui tente de juxtaposer deux réalités distinctes<sup>1</sup>.

Néanmoins, il nous semble que cette image scelle la consubstantialité du signifiant et du signifié. Il reste à savoir ce que recouvre cette notion de signifié. Pour nous, le signifié prime marquerait une étape antérieure à ce qui est appelé signifié de langue. D'une certaine manière, la contiguïté entre l'épaisseur de la peau d'orange et les quartiers du fruit, équivaldrait à cette échelle temporelle de production. On matérialise ainsi l'apparition subséquente du signifié de langue. Le signifiant crée du sens. C'est le *signifié prime*. À son tour, celui-ci se constitue en

---

1 Chevalier (Jean-Claude), Launay (Michel), Molho (Maurice), « La raison du signifiant », in *Modèles linguistiques*, Lille, Presses Universitaires de Lille, VI, 2, 1984, p. 39-40.

tant qu'élément rendu possible par ce signifiant. Nous nous fondons tout d'abord sur ce que disait Michel Launay :

Et si le signifiant était d'abord et avant tout celui qui *permet* le sens, c'est-à-dire celui sans lequel le sens ne serait pas ?<sup>2</sup>

En rendant possible le sens, le signifiant participe à la création du sens. Il était question du processus de production de sens réalisé par le signifiant. On ne doit donc pas confondre signifié prime et signifié de langue, élaboration et résultat final. Nous croyons en effet que le signifiant contribue lui aussi à faire « signifiante ».

En conséquence, il y a un verbe base *picar* dont nous avons retenu deux dérivés : *picador* et *picadero*. Dans le dictionnaire de la *Real Academia Española* de 1992<sup>3</sup> on ne trouve pas moins de quarante-six acceptions. Nous souhaitons utiliser et suivre le découpage en trois catégories de Michel Launay. Pour parler du terme NUIT, cet auteur passe de la dénotation à la connotation sémantique pour terminer par la connotation sémiotique :

C'est ainsi qu'on pourrait dire que le signifiant NUIT, sur lequel on a beaucoup écrit depuis certaines observations de Mallarmé :

- *dénote* (réfère à) la portion de temps comprise entre le coucher et le lever du soleil,
- peut *connoter sémantiquement*, à ce titre (...) l'obscurité, le noir, la peur, etc. (ou au contraire la fête),
- peut *connoter sémiotiquement*, entre autres choses, la lumière, tant en raison de ses sonorités propres que de la paronymie qui le lie par exemple à LUIRE (...). Ce qui peut avoir (...) des conséquences sur l'usage qui en sera fait<sup>4</sup>.

Il convient d'apporter quelques précisions à ces concepts afin de pouvoir construire notre analyse. En effet, en quoi consiste la dénotation de *picar* compte tenu de ses quarante-six acceptions ? Le *Dictionnaire de linguistique* va servir de point d'appui. On commencera par la dénotation puis on poursuivra par la connotation :

**dénotation.** La *dénotation* se définit par opposition à la *connotation*. La dénotation est l'élément stable, non subjectif et analysable hors du discours, de la signification d'une unité lexicale, tandis que la connotation est constituée par ses éléments subjectifs ou variables selon les contextes. Par exemple, *nuît*, définissable de façon stable comme opposé au *jour*,

---

2 Launay (Michel), « Effet de sens : produit de quoi ? », in : *Langages*, Paris, Larousse, 82, 1986, p. 38.

3 REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 22<sup>e</sup> éd., Tome II, 2001, p. 1592-1593.

4 Launay (Michel), *op. cit.*, p. 33.

comme intervalle entre le coucher et le lever du soleil, etc. (dénotation), comporte aussi pour certains locuteurs ou dans certains contextes la connotation « tristesse », « deuil », etc.<sup>5</sup>.

Clairement opposé à la connotation, la dénotation construit sa définition en limite de la connotation. Le caractère « stable » de cet élément devient d'autant plus difficile à maintenir que l'on a pour exemple, il faut le rappeler, deux substantifs déverbaux issus d'un verbe possédant quarante-six acceptions dans le dictionnaire. On peut passer à la connotation :

**connotation.** L'opposition entre *connotation* et *dénotation* est reprise à la logique scolastique, où elle servait à désigner la définition en extension (dénotation) et la définition en compréhension (connotation). (...) L'application de ce concept à la linguistique a entraîné des modifications de sa définition. En linguistique, la *connotation* désigne un ensemble de significations secondes provoquées par l'utilisation d'un matériau linguistique particulier et qui viennent s'ajouter au sens conceptuel ou cognitif, fondamental et stable, objet du consensus de la communauté linguistique, qui constitue la *dénotation*. (...) Ainsi, *rouge* dénote une couleur précise, définissable en termes de longueurs d'onde, pour la communauté française. La connotation est alors ce que la signification de *rouge* a de particulier à un individu ou à un groupe donné à l'intérieur de la communauté ; par exemple, la connotation politique de *rouge* ne sera pas identique pour toute collectivité francophone. Une telle définition de la connotation ne va pas sans poser de problème : si l'association de *rouge* et de *danger* est une connotation (pour autant qu'elle ne participe pas à la dénotation du terme), on remarquera cependant que cette valeur est reconnue par tout locuteur français<sup>6</sup>.

On peut imaginer que les quarante-six acceptions de *picar* constituent également un ensemble stable dans la mesure où le dictionnaire les a répertoriées. Toutefois, lorsqu'on parcourt les différentes définitions proposées, on se rend compte aisément que certaines relèvent du domaine de la connotation. Nous en voulons pour preuve la distance mesurable entre la première acception du dictionnaire de la *Real Academia Española* de 1992 et la quarante-deuxième :

**picar.** (de *pico*.) tr. Pinchar una superficie con instrumento punzante. (...) **42.** Estar en celo los animales por haber conocido hembra<sup>7</sup>.

---

5 Dubois (Jean), Giacomo (Mathée), Guespin (Louis), Marcellesi (Christiane), Marcellesi (Jean-Baptiste), Mével (Jean-Pierre), *Dictionnaire de linguistique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Larousse, 2001, p. 135.

6 Dubois (Jean), Giacomo (Mathée), Guespin (Louis), Marcellesi (Christiane), Marcellesi (Jean-Baptiste), Mével (Jean-Pierre), *op. cit.*, p. 111.

7 REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 21<sup>e</sup> éd., Tome II, 1992, p. 1592-1593.

Dans l'édition de 2001 du dictionnaire de la *Real Academia Española*, le nombre d'acceptions a été porté à cinquante-sept, en incluant les usages latino-américains. On ne trouve plus la même explicitation concernant les animaux. Elle a été quelque peu modifiée :

**picar.** (...) **51.** Dicho de un animal : manifestar una querencia sexual o alimentaria (...)<sup>8</sup>.

L'acception quarante-deux de l'édition de 1992, envisageait plus clairement l'idée de l'acte sexuel et de sa consommation, que ne le fait l'acception cinquante et un de l'édition de 2001. Quant au *María Moliner*, ses deux éditions maintiennent la même acception à caractère sexuel.

Cependant, celle de 1998 propose en plus l'emploi argotique de « se droguer » :

**picar** (...) **14** (argot.; reflex.) tr. Inyectarse droga. (...) **39** (...) ☉ Encelarse los animales machos después del primer coito<sup>9</sup>.

La quarante-deuxième entrée n'a pas été choisie au hasard étant donné qu'elle relève de la connotation sémantique. C'est Michel Launay qui a opposé la « connotation sémiotique accrochée au signifiant (...) [et] la connotation sémantique accrochée au référent »<sup>10</sup> :

Par *connotation sémantique* (ou référentielle), j'entends le pouvoir évocateur (connotatif) du *dénoté* ou *référent* (...). Il me suffit, en effet, de référer par exemple à une (automobile) pour suggérer la vitesse, ou le confort, ou la richesse, etc. Comme il me suffit de référer au (lys) pour évoquer la pureté, la blancheur ou encore la monarchie (...)<sup>11</sup>.

Michel Launay réutilise, comme il l'indique clairement, un exemple tiré de l'ouvrage de Catherine Kerbrat-Orecchioni intitulé *La connotation*. C'est à cet auteur que nous empruntons également cette réflexion sur les « objets du monde » promoteurs de sens :

Les objets du monde sont le lieu de nombreuses cristallisations connotatives (symboliques, axiologiques, poétiques, etc. (...). Ainsi, les objets sont des signes, et le monde est un langage articulé comme tel (...)<sup>12</sup>.

L'automobile est à même de faire signe comme le verbe *picar* fait signe en puisant dans la dimension phallique de son *faire*. La connotation sémantique à caractère sexuel n'est inscrite dans le dictionnaire de la *Real Academia Española* que pour ce qui concerne le règne animal. Il faut faire appel aux dictionnaires d'argot pour constater que l'usage s'étend aux humains :

8 REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, (2001), *op. cit.*, p. 1748.

9 Moliner (María), *Diccionario del uso del español*, Madrid, Gredos, 2<sup>e</sup> éd., Tome II, 1998, p. 665-666.

10 Launay (Michel), *op. cit.*, p. 33.

11 *Idem*, p. 32.

12 Kerbrat-Orecchioni (Catherine), *La connotation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1977, p. 71-72.

**picar.** (...) *Picarse a alguien* : fornigar con él<sup>13</sup>.

Toutefois, on remarque que l'édition de 2001 fait apparaître l'acception suivante pour *picadero* :

**picadero:** (...) **2.** casa. Apartamento que alguien dedica a sus encuentros eróticos de carácter reservado<sup>14</sup>.

On signalera l'absence de mention indiquant un registre argotique ou familier. Le *María Moliner* de 1990 faisait tout de même apparaître l'indication « informal » et présentait cette acception en italique :

**picadero.** (...) **2,** (fig. e inf.). Habitación en que se reúnen reservadamente dos amantes<sup>15</sup>.

À l'inverse, le *María Moliner* de 1998 indique le caractère argotique de cette acception :

**picadero** (...) **2** (vulg.) Casa u otro lugar que se utiliza para mantener relaciones sexuales<sup>16</sup>.

Pour en terminer, on indiquera que curieusement, le lieu d'ébats possibles est répertorié mais que *picar* ne possède pas d'acception le désignant comme le verbe de cette action de copulation. Seule concession au registre argotique, la reconnaissance de l'action de « se droguer » :

**picar** (...) **14** (argot.; reflex.) tr. Inyectarse droga<sup>17</sup>.

**picar.** (...) **56.** jerg. **Pincharse** (|| inyectarse droga)<sup>18</sup>.

*Picadero* est donc, parfois, un lieu où se produisent des rencontres amoureuses. Ces dernières seraient chastes, ou du moins, ne serait pas menées à leur termes si l'on s'en tient à l'acception la plus à même de correspondre à l'action se réalisant dans ce lieu, dans la dernière édition du dictionnaire de la *Real Academia Española* :

**picar.** (...) **19.** Mover, excitar o estimular. Ú.t.c. intr<sup>19</sup>.

---

13 Oliver (Juan Manuel), *Diccionario de argot*, Madrid, Sena, 1987, p. 236.

14 REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2001), *op. cit.*, p. 1748.

15 Moliner (María), *Diccionario del uso del español*, Madrid, Gredos, 1<sup>ère</sup> éd., Tome II, 1998, p. 731.

16 Moliner (María) (1998), *op. cit.*, p. 664.

17 *Idem*, p. 666.

18 REAL ACADEMIA ESPAÑOLA (2001), *op. cit.*, p. 1750.

19 *Idem*, p. 1750.

En revanche, le *María Moliner* de 1998 est sans équivoque en ce qui concerne ce lieu et ce qui s'y passe mais il présente le verbe *picar* sans l'acception argotique attendue. On doit souligner au passage que *pico* ne désigne à aucun moment le phallus et que seul le verbe permet cet effet de sens.

L'action de « piquer », « perforer », « transpercer » une surface offre la possibilité de parler de la fornication sur un mode argotique. La stabilité attestée de la dénotation peut être également constatée pour nombre de connotations et, en particulier, pour l'acception quarante-deux :

(...) s'il est vrai que certains types de connotations – ces « images associées » que les mots drainent à leur suite, et qui sont solidaires de leurs conditions d'acquisition et de mémorisation, donc de l'histoire personnelle du sujet parlant – sont strictement idiolectales, il en est d'autres qui, quoique généralement reconnues d'authentiques connotations (les niveaux de langue, par exemple) appartiennent manifestement au diasystème, et à ce titre, figurent même dans le dictionnaire : parmi les connotations, certaines sont institutionnalisées, d'autres sont idiosyncrasiques<sup>20</sup>.

S'accrochant à l'acte de « perforer » une surface, toute une série de connotations sémantiques a vu le jour. Il n'y a pas que l'aspect sexuel qui a été retenu dans l'usage argotique. Il faut ajouter également l'acception *robar* :

**picar.** (...) 2. tr. (delincuencia) Hurtar carteras. Robar. En sentido literal *picar* significa « pinchar una superficie con algo », y aunque en sentido figurado se emplea para referirse al hecho de « introducir los dedos en el bolsillo o bolso y sacar la cartera », como si de un picotazo se tratase<sup>21</sup>.

L'ouvrage de Julia Sanmartín Sáez offre une définition reposant sur une explication alors que José Manuel Oliver ne fournit que des mots-définitions. Ces derniers recouvrent tout de même plusieurs aspects de cette connotation sémantique du référent *percer* :

**picar** :1. matar // 2. robar // 3. *Picarse* : inyectarse drogas (...). // 7. *Picar* : dejarse engañar<sup>22</sup>.

Nous citons les entrées un, trois et sept simplement pour montrer l'extension des emplois du verbe ainsi que la potentialité de sa connotation sémantique. Toutefois, si *picadero* désigne le lieu où se réalise l'acte de *picar*, *picador*, quant à lui, n'est toujours pas l'agent de cette action :

---

20 Kerbrat-Orecchioni (Catherine), *op. cit.*, p. 14.

21 Sanmartín Sáez (Julia), *Diccionario de argot*, Madrid, Espasa, 1999, p. 667.

22 Oliver (Juan Manuel), *op. cit.*, p. 236.

**picadero.** 1. m. Lugar donde se llevan a cabo encuentros amorosos, generalmente extraconyugales. En esta acepción y en las que siguen subyace la idea de « introducir algo », bien sea en el acto sexual o cuando el toxicómano se inyecta la droga. (...) Tanto este sentido como el siguiente tal vez guarden una relación en el término ecuestre *picadero* « lugar donde se montan y guardan los caballos », ya que entre el acto sexual y la monta se crean numerosos paralelismos tal como demuestran los diversos sentidos figurados (la *jinetera* es una prostituta en Cuba por ejemplo).

(...) 2. m. (prostitución) Prostíbulo. (...) 3. m. (droga) Lugar para inyectarse droga sin ser visto (...).

**picador.** m. (delincuencia) Carterista. El carterista se convierte en sentido figurado en *picador* porque « pica », es decir, introduce los dedos en el bolsillo o bolso de la víctima para hurtarle con disimulo la cartera, lo que requiere un gran destreza manual. Existe un sinónimo más utilizado : *piquero*<sup>23</sup>.

**picador :** Carterista<sup>24</sup>

Comme on peut le lire, *picadero* désigne l'ensemble des lieux possibles pour « introduire quelque chose ». Qu'il s'agisse de copuler ou de se droguer, *picadero* est le lieu de ces actions. Cependant, *picadero* n'est pas extensible dans l'usage à un lieu où l'on déroberait. On admettra aisément que la désignation d'un tel lieu compte tenu de l'action qui s'y déroule, n'est pas propice à la permanence et à la stabilité de l'acception.

On a bien le *coupe-gorge* en français mais la forme verbale utilisée est différente. On retrouve une morphologie semblable aux personnes un et trois du présent de l'indicatif et à la deuxième personne de l'impératif. Les valeurs véhiculées permettent sans doute d'apporter quelque chose rendant possible la pérennité de cette lexie. De plus, on remarque que le terme *picador* n'est pas l'agent de toutes les acceptions. Il n'est pas celui qui copule ni celui qui injecte ou s'injecte une drogue.

Là encore, les explications raisonnables ne manqueraient pas. Elles seraient fondées sur un commentaire des différentes acceptions. En aucun cas nous n'atteindrions le signifié. En revanche, la constitution partielle du signifié par le *signifié prime* serait susceptible de nous éclairer. En ce qui concerne l'acception désignant celui qui copule, il suffirait de dire que *follador* occupe déjà la place de la désignation de l'agent de cette action :

**follador, ra.** 1. adj. /Ú.t.c.s. 1. Persona que practica el coito asiduamente. (...) 2. f. Prostituta<sup>25</sup>.

---

23 Sanmartín Sáez (Julia), *op. cit.*, p. 667.

24 Oliver (Juan Manuel), *op. cit.*, p. 236.

25 Sanmartín Sáez (Julia), *op. cit.*, p. 376.

En quelque sorte, ils sont synonymes en discours. Cependant *picador* devrait désigner l'agent d'une pénétration alors que *follador* désigne indifféremment les deux partenaires de cet acte. D'un côté l'accouplement, de l'autre la pénétration. De même, *picador* ne sert pas à parler de celui qui se drogue par injection. À nouveau, la notion de synonymie pourrait être mise en avant et l'on affirmerait sans avoir trop à se casser la tête que c'est l'anglicisme *junkey* qui lui a été préféré et notamment sous sa morphologie hispanisée :

**yonqui/ yonki/yonco.** com. (droga) Toxicómano que se inyecta la droga. *Yonqui* es un préstamo léxico del argot inglés : *junkey* « drogadicto » a su vez procedente de *to junk* « arrojar a la basura »<sup>26</sup>.

Juste retour des choses puisque *picar* est décrit comme un calque d'un terme anglo-saxon dans sa troisième entrée :

**picar.** (...) 3. prnl. Inyectarse droga por vía intravenosa. Esta acepción procede de un calco del argot inglés : *to fix* « clavar » pasa a significar « inyectarse droga »<sup>27</sup>.

On constate également que *picador* n'est par le terme le plus usité dans le lexique argotique pour désigner un pickpocket. On semble lui préférer *piquero*. Cette préférence pour des termes relevant de l'oralité sonne comme un aveu de non emploi. Sa capacité référentielle en est par conséquent plus limitée. C'est pourquoi il faudrait se tourner vers le signifié pour comprendre pourquoi il n'autorise pas véritablement à *picador* de référer à l'agent d'une action de pénétration. Le signifié doit être entendu comme l'émanation résultant de la production signifiante du signifiant. Cette production est identifiée comme le *signifié prime*. Dans le cas de *picador*, elle a sans doute affaire avec la lettre même du signifiant. Sans conteste, on remarque la ressemblance entre *picado* le participe passé et *picador*. Cette ressemblance que le groupe MOLACHE permet de classer parmi les paronymes motivés :

Sont tenus pour paronymes les signifiants dont la ressemblance paraît accidentelle et, de ce fait, dépourvue de signification. En vertu d'un *apartheid* dont les critères restent, somme toute, assez flous, les ressemblances considérées comme motivées sont traitées dans le cadre des paradigmes grammaticaux et des règles de dérivation<sup>28</sup>.

Classement auquel nous adhérons, d'autant plus que cette paronymie révélerait, par la ressemblance des surfaces, la proximité de ce qui constitue leur profondeur :

---

26 Sanmartín Sáez (Julia), *op. cit.*, p. 869-870.

27 *Idem*, p. 667.

28 Chevalier (Jean-Claude), Launay (Michel), Molho (Maurice), « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », in : *L'ambiguïté et la paraphrase*, Caen, Centre de Publications de l'Université de Caen, 1988, p. 51-52.

La paronymie serait-elle extensible au tout du langage ? (...) il n'y aurait pas folie à postuler que la paronymie génératrice d'homonymies et de synonymies, est ce qui règle l'économie générale du système qu'elle préserve par là d'une expansion continue et proliférante<sup>28</sup>.

Il faut rappeler ce que représente le participe passé. IL demeure à la frontière entre le verbe et le substantif.

Nous réutilisons la dénomination de « nom / verbe »<sup>29</sup> employée par Maurice Molho. Cette dénomination lui permet de désigner des morphologies comme celles de *canto* / verbe et *canto* / nom. *Picado* pourrait être considéré comme un *nom / verbe* en dépit du fait que sa part de verbalité puisse paraître toute relative et cela pour trois raisons. La première, c'est que sa morphologie appartient au mode quasi nominal :

**quasi-nominal.** Le mode quasi-nominal (ou simplement mode nominal) est le premier mode de la chronogénèse. À ce stade très précoce, *le verbe est encore plus proche du plan du nom dont il peut assumer d'ailleurs les fonctions*<sup>30</sup> (substantif et adjectif), d'où cette appellation<sup>31</sup>.

La proximité entre le plan du verbe et le plan du nom est mise en relief. Il convient donc de prendre en considération cette analyse. D'autres auteurs parlent du « seuil »<sup>32</sup> que représenterait le mode quasi nominal et donc le participe passé. En conséquence, la deuxième raison invoquée concerne la place particulière du participe passé dans le déroulement du procès :

En contraste absolu avec l'infinitif « marcher », le participe « marché » éveille dans l'esprit l'image d'un procès dont l'entier appartient à l'accompli et qui n'a plus rien de lui-même en accomplissement<sup>33</sup>.

Cette image de procès terminé, véhiculé par le participe passé, repousse ce dernier encore plus aux limites du domaine verbal. Cet éloignement notionnel par rapport à l'action verbale, le rapproche, en quelque sorte, du plan du nom :

---

29 Molho (Maurice), « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », in : *Langages*, Paris, Larousse , 82, 1986, p. 49-50.

30 C'est nous qui soulignons.

31 Douay (Catherine), Roulland (Daniel), *Les mots de Gustave Guillaume*, Presses Universitaires de Rennes, 1990, p. 157.

32 Bénaben (Michel), *Manuel de linguistique espagnole*, Paris, Ophrys, 1993, p. 148.

33 Guillaume (Gustave), *Langage et sciences du langage*, Québec, Presses de l'Université de Laval, et Paris, Nizet, 1964, p. 188 in : Douay (Catherine), Roulland (Daniel), *op. cit.*, p. 131.

C'est la *forme la moins verbale*<sup>34</sup> du mode quasi-nominal. (...) Avec l'infinitif, on est sur le seuil du verbe, avec le participe passé, on en sort. On parle alors de « déverbalisation ». Le procès n'est plus qu'un souvenir, il ne subsiste plus qu'à l'état de trace<sup>35</sup>.

Troisième et dernière raison de la relativité verbale de la morphologie du participe passé. Paradoxalement, c'est de son emploi sur le plan du verbe que l'on en déduit ses aptitudes à se retrouver sur ce même plan dans un statut que l'on qualifiera de *porteur* :

La particularité du participe passé réside en ceci que l'idée d'accomplissement inhérente par définition à tout verbe étant bannie, la forme de participe passé n'est plus verbe que par position, d'où la nécessité de lui adjoindre un auxiliaire (anastatique) afin de lui *redonner vie* et lui rendre un statut de verbe complet (*marché* et *avoir marché*)<sup>36</sup>.

Le participe passé n'est plus verbe, en conséquence, que « par position ». Cette *position* se situe à la fin du procès. Le participe passé ne possède plus que l'apparence verbale dépourvue, semble-t-il, de toute once de la tension de l'action du verbe. Celle-ci s'est accomplie. On peut dire qu'elle est complètement déchargée. Si avec le participe passé l'action a « pris fin »<sup>37</sup>, alors *autre chose* peut commencer. En l'occurrence, le passage au plan du nom peut s'effectuer. Celui qui a été désigné comme la « forme morte »<sup>38</sup> du verbe, renaît sous ce qui pourrait être tenu pour la *primogéniture formelle* d'un paradigme nominal. En effet, on constate que la forme du participe passé est souvent concurrencée par d'autres substantifs déverbaux appartenant au même paradigme. Pour ne prendre qu'un exemple, c'est notamment le cas pour *tostado* qui doit coexister avec *tostación*, *tostadura* et *tueste*.

En d'autres termes, cette valeur de seuil trouve peut-être un écho dans *picador*. Ainsi, on comprendrait mieux pourquoi ce signifiant ne parvient pas à s'imposer dans l'usage argotique comme agent. L'interprétation de cette paronymie motivée relèverait de ce que Maurice Molho a appelé « l'exploration paronymique du langage ». Une exploration qu'il a appliquée au formant *-o* :

Ainsi un élément *\*o*, que l'on pourrait appeler *formant*, s'accuse apte à signifier deux notions aussi apparemment disparates que le masculin du nom et le moi-ici-maintenant du verbe. Ce même *\*o* se retrouve, du reste, dans le nom même du moi-ici-maintenant : *y-o*, adossé à un élément ouvrant qui, sous forme fermante, fonctionne comme suffixe de couverture de ce même verbe moi-ici-maintenant : *s-o-y*, ainsi que de trois autres qui lui sont connexes (*est-o-y*, *v-o-y*, *d-o-y*), sans compter qu'il se retrouve sous la même forme fermante dans le nom de

---

34 C'est nous qui soulignons.

35 Bénaben (Michel), *op. cit.*, p. 157.

36 Douay (Catherine), Roulland (Daniel), *op. cit.*, p. 131.

37 Bénaben (Michel), *op. cit.*, p. 157.

38 Guillaume (Gustave), *op. cit.*, p. 188.

ce jourd'hui : *h-o-y*, qui, paronyme du *s-o-y*, désigne l'espace temporel du *soy* et du *yo*. (...) [Ce] même *y* n'est-il pas celui qui couvre le présent de l'universelle existence : *h-a-y* (avec un *a* féminin qui est à la troisième personne ce que *o* masculin est à la première) lequel *h-a-y* n'est rien d'autre – on l'aura aisément reconnu – que l'anagramme renversé de *y-a* (comme *h-o-y* l'était de *y-o*) *hay* et *ya* signifiant l'un et l'autre, chacun selon sa syntaxe propre, l'acquis de l'être. On pourrait aller beaucoup plus loin dans l'exploration paronymique du langage (...)»<sup>39</sup>.

Pour notre part, si nous poursuivons cette « exploration paronymique », nous observons que la *connotation sémiotique* de *picador* ne s'arrête pas là.

Si les remarques précédentes sur le participe passé s'inscrivaient dans une approche morphophonologique, il paraît judicieux de ne pas écarter non plus la dimension phono-articulatoire. Le relâchement de la consonne intervocalique doit être étudié au même titre que ce qui a été dit de la paronymie motivée des termes *picado* et *picador*. Ceci dans la perspective de constater le relâchement sémantique dit par le participe passé. Il faut souligner un autre point au carrefour du phonologique et du phonétique, c'est-à-dire l'accentuation oxytone de *picador*. Accentuation qui est celle de l'infinitif ce qui, toute proportion gardée, et conjointement à l'ouverture du *-o* par la liquide finale, contribue à faire de *picador* une surface proche de l'infinitif. La lecture qui est faite de *picador* n'est peut-être pas sans rapport avec la virtualité de cette forme verbale :

C'est la forme verbale [l'infinitif] la plus virtuelle qui soit puisque l'action n'a pas encore commencé à s'accomplir<sup>40</sup>.

*Picador* tient ce qu'il déclare en partie de sa ressemblance avec le participe passé. Nous avons considéré cette surface comme un seuil vers d'autres substantifs qui la concurrencent et la supplantent. Le substantif déverbal *picador*, dont la grammaire s'accorde à reconnaître la suffixation agentive, combine à la fois l'épuisement de l'action du verbe et son renouvellement potentiel. Il déclare cette possibilité de la réinitialisation de l'action tout comme l'infinitif « contient en puissance » l'action du verbe :

Désigner un verbe par sa forme d'infinitif n'est pas une convention sans fondement ; c'est utiliser pertinemment, la forme qui inaugure le verbe et contient *en puissance* la totalité de ses formes<sup>41</sup>.

On fait allusion à l'ouverture du *-o*. Il convient donc de reprendre l'approche du signifiant proposée par Maurice Toussaint :

39 Molho (Maurice), *op. cit.*, p. 49-50.

40 Bénaben (Michel), *op. cit.*, p. 149.

41 Moignet (Gérard), *Études de psycho-systématique française*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 65 in : Bénaben (Michel), *op. cit.*, p. 149-150.

(...) cela entraîne un certain conditionnement du signifié par le signifiant, dans la mesure où TOUSSAINT plaide pour la reconnaissance dans le signifiant, du symbolique, un symbolique d'ordinaire rejeté (...) en dehors du langage, pour la reconnaissance d'une signification aux éléments phoniques dont il est constitué<sup>42</sup>.

Le « symbolisme phonétique »<sup>43</sup> proposé par Maurice Toussaint, Francis Tollis l'évoque comme de la « motivation phonique »<sup>44</sup>.

Ce symbolisme repose sur un schéma élaboré par le premier de ces deux auteurs. Il construit une grille d'interprétation à partir du trapèze de la phonétique classique. Cette grille relève pour lui d'une « cinématique sémiologique »<sup>45</sup>. Le but de sa démarche est de rendre compte de la portée signifiante du signifiant. Un signifiant perçu dans sa matérialité phono-articulatoire et, donc, qui est à même de délivrer du sens.

Comme l'indiquait Maurice Toussaint, il faut comprendre ce qui se passe « à l'intérieur du mot, avant le mot »<sup>46</sup>. Si tel était le cas, on pourrait analyser le *-o* de *picador* par rapport au *-o* de *picado*. Il faudrait aussi tenir compte du fait que ce rapport se double d'une relation paronymique entre *picador* et *picado*. Francis Tollis explique comment Maurice Toussaint a élaboré ce schéma :

(...) Toussaint part du trapèze de la phonétique classique. Il le réinterprète cependant, et notamment le réoriente en l'alignant cinématiquement sur le mouvement de la colonne d'air lors de la phonation – en le redessinant aussi, de manière à faire figurer les lèvres non plus à gauche mais à droite –, de sorte que les réputées antérieures « sont les ultérieures des voyelles couramment appelées postérieures ou vélaires ». Dans cette figuration, « *u / i* dans le sens horizontal, et *u / a* dans le sens vertical, constituent des oppositions maximales », et « on peut prévoir que l'opposition antérieure / ultérieure pourra jouer, à l'intérieur de chaque série. Ainsi *o*, qui est plus ouvert que *u*, est son ultérieur ; *a*, moins avancé que *è* ou *é*, est leur antérieur ». Cela étant, la question est donc de savoir « si à un rapport neurosémantique antériorité / ultériorité correspond, en règle générale, un rapport voyelle antérieure / voyelle ultérieure » – ou éventuellement consonne / voyelle –. Sans oublier, évidemment, que ce dernier peut apparaître aussi bien en horizontalité qu'en verticalité, ni non plus que, sur un même axe, un même élément peut entrer en relation avec plusieurs autres, et en conséquence, qu'un même phonème peut tout à la fois et sans contradiction être un antérieur (sur un axe) ET en même temps un ultérieur (sur l'autre axe ou sur le même), ou vice versa<sup>47</sup>.

---

42 Tollis (Francis), *La parole et le sens, Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin, 1991, p. 63.

43 Toussaint (Maurice), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier, 1983, p. 81.

44 Tollis (Francis), *op. cit.*, p. 55.

45 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 48.

46 *Idem*, p. 76.

47 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 49 in : TOLLIS (Francis), *op. cit.*, p. 57-58.

Au regard de la « définition cinétique des signifiants »<sup>48</sup> formulée par Maurice Toussaint, le *-o* ouvert de *picador* en fait une voyelle ultérieure par rapport à la voyelle *-o* de *picado* :

Ultérieur neurosémantique, le féminin devrait être traduit par une ultériorité articulaire. Le masculin, antérieur, par une antériorité<sup>49</sup>.

L'aperture supérieure du *-o* de *picador* constituerait d'une certaine manière la traduction du dépassement de l'épuisement de l'action incarnée par *picado*. Le *-r* final représente sur le plan morphophonologique un double du *-r* de l'infinitif. Il représente aussi l'anagramme réduit à sa plus simple expression : la consonne d'un préfixe itératif.

L'agent d'une action étant susceptible, dans le monde des possibles, de renouveler cette action. Cette dernière est inscrite puissanciellement en lui. On rétorquera, bien évidemment, que notre choix est subjectif et que nous aurions pu tenir compte du fait que *-do* est une syllabe ouverte alors que *-dor* est fermée.

Ce fait ruinerait cette tentative d'analyse si on voulait à tout prix opposer à l'arbitraire du signe une motivation totale qui correspondrait à une simple accumulation de traits de signification produits par l'articulation du signifiant :

(...) nous avons pu voir qu'il n'y avait pas, là, une bonne traduction, ici, une mauvaise. Une absence de traduction eu égard à tel point est une présence de traduction eu égard à tel autre<sup>50</sup>.

Francis Tollis commente lui aussi cette approche de Maurice Toussaint en soulignant ce que d'autres auteurs ont déjà évoqué : il ne faut pas confondre inconnu et arbitraire. Le fait que les raisons qui animent les signifiants échappent au sujet parlant, n'implique en aucun cas l'absence de motivation :

En d'autres termes, ce qui au vu des premières apparences, pourrait laisser croire à la contingence, à l'arbitrarité, est à regarder en fait comme la marque de « tout un réseau de faits systématiques, dont l'enchevêtrement nous désoriente »<sup>51</sup>.

D'ailleurs, Maurice Toussaint conclut lui-même qu'il ne s'agit pas du tout d'une addition exhaustive de traits significatifs mais plus certainement d'un « jeu » entre ces traits :

(...) les signifiants traduisent toujours un jeu de signifiés<sup>52</sup>.

---

48 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 48.

49 *Idem*, p. 49.

50 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 32-33.

51 *Idem*, p. 33 in : Tollis (Francis), *op. cit.*, p. 60.

52 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 33.

Si l'on accepte l'idée de ce « jeu » entre ces valeurs incarnées par les composantes du signifiant, alors *picador* déclare peut-être ce qui vient d'être dit à son sujet. Il convient également de comprendre que la motivation du signe *picador* n'implique pas que toutes ses valeurs soient déclarées. Les unes pouvant minorer, voire annuler les autres comme l'indiquait déjà Maurice Toussaint :

(...) non-arbitrarité fondamentale ne signifie pas non-arbitrarité totale. Le phénomène aura des lieux et des moments d'intensité maximale, des zones de moindre intensité, des zones d'interférence complexes aussi, où non moins présent il sera plus difficilement observable<sup>53</sup>.

C'est pourquoi nous pensons que les valeurs incarnées par *picador* ne tendent pas à se manifester sans qu'il y ait, en toute vraisemblance, un jeu qui s'organise entre elles. Ce jeu préfigure le signifié à venir. Ainsi, l'organisation de ces valeurs, quel qu'en soit le résultat final, n'oblitére pas l'existence de chacune d'elles :

L'éventuel brouillage de la relation analogique, TOUSSAINT l'attribue à des cas de synergie – lexico-grammaticale ou grammaticale – (...) en l'occurrence, la pluralité des facteurs aux prises a toutes les chances de provoquer des ruptures ou des dissymétries qui compliquent singulièrement la tâche de l'analyste<sup>54</sup>.

Toujours dans le domaine des constatations, il convient d'indiquer que la terminaison de *picadero* constitue l'anagramme de celle de *picador*. On passe d'un *-or* à un *-(e)ro*. On remarquera deux choses. Premièrement, pour obtenir le lieu de l'action d'un verbe, il faut être en mesure de considérer cette action comme réalisée. Bien entendu, un lieu peut être consacré à une action sans que préalablement celle-ci ne s'y soit encore initiée.

Néanmoins, le signifiant *picadero* lui-même livre une part de *picar* entendu dans son achèvement. Même par anticipation, l'action de *picar* est notionnellement achevée. On ne peut envisager un *picadero* sans qu'il y ait préalablement l'exécution menée à son terme de *picar*. Celui qui réalisera, réalise ou a réalisé cette action c'est l'agent, *picador*. Là encore, on doit pouvoir penser *picar* pour arriver à créer *picador*.

Toutefois, le lien entre *picador* et *picar* semble plus direct qu'entre *picadero* et *picar*. Nous entendons par direct le fait que le rapport est marqué par une plus grande proximité. *Picador* est celui qui réalise *picar*. *Picadero* est le lieu où se réalise *picar* par l'intermédiaire de *picador*.

Notionnellement donc, la proximité entre *picador* et *picar* est plus grande. *Picadero* ne désignant que le terrain où se déroulera, se déroule ou s'est déroulée l'action de *picar*, menée par *picador*. On peut donc dire que ce rapport est plus direct entre *picar* et *picador* étant donné

---

53 Toussaint (Maurice), « Étude roumaine à verser au dossier de la non-arbitrarité du signe », in : *Revue roumaine de linguistique*, Bucarest, Éditions de l'Académie Roumaine, XX, 1975, p. 746.

54 Tollis (Francis), *op. cit.*, p. 61.

que « l'opération mentale »<sup>55</sup> (2) liant ces deux termes est plus proche. *Picador* se trouve, en quelque sorte, à proximité de l'espace sémantique de *picar*. En revanche, *picadero* constitue une opération de pensée plus éloignée compte tenu du fait qu'elle vient nécessairement après celle de *picar* mais aussi après celle de *picador*.

En effet, le lieu n'a de sens qu'au terme de la possible réalisation de l'action menée à bien, en l'occurrence, par l'agent. Gilles Luquet aborde ce phénomène « d'opération mentale » à partir des suffixes formateurs de noms d'agents et d'instruments en espagnol :

La dérivation en *-or* est en effet une opération de pensée dont le point de départ est soit une représentation de nature verbale (...) soit (...) une représentation de nature adjectivale issue d'une ancienne représentation verbale (...) soit (...) une représentation de nature nominale dont le propre est d'exprimer une action (...). En revanche, la dérivation en *-ero* ou en *-ista*, lorsqu'elle aboutit à un nom d'acteur du domaine musical ou sportif, est une opération de pensée dont le point de départ est une représentation de nature substantivale, adjectivale ou même adverbiale, mais jamais verbale. (...) En d'autres termes, il existe de multiples façons d'engendrer par dérivation la représentation d'un acteur du domaine musical ou sportif, mais il est évident que si la représentation de quelqu'un qui FAIT quelque chose se construit aisément à partir du FAIRE qu'on lui associe, il faut une opération mentale plus complexe pour la construire à partir de l'un des instruments dont il est amené à se servir ou pour la construire à partir d'une représentation strictement spatiale, qualitative ou quantitative, plus ou moins directement liée au FAIRE en question. Dans ces conditions, si l'on remarque que la dérivation du premier type a pour signifiant ordinaire le suffixe *-or*, tandis que les dérivations du deuxième type ont pour signifiants ordinaires les suffixes *-ero* et *-ista*, force est de constater que le signifiant de l'opération de pensée la plus simple est un suffixe simple – le suffixe monosyllabique *-or* –, tandis que les signifiants des opérations de pensée les plus complexes sont des suffixes complexes – les suffixes dissyllabiques *-ero* et *-ista*<sup>56</sup>.

Dans les cas qui nous occupent, nous rappelons que la désignation du lieu se fait par le suffixe *-dero* que nous avons réduit à la terminaison *-(e)ro*. De même, l'agent de l'action est désigné par *picador*, suffixé en *-(d)or*, et que nous réduisons également à la terminaison *-or*. On constate l'équivalence entre l'extension morphologique de la terminaison et l'éloignement par rapport au FAIRE de *picar*. On peut aussi souligner la proximité notionnelle entre ce FAIRE et la morphologie d'une terminaison plus courte. De là à supposer qu'il existe une « adéquation » entre la *lettre* et la *lecture* qui en est faite, il n'y a qu'un pas. Autrement dit,

---

55 Chevalier (Jean-Claude), Launay (Michel), Molho (Maurice), *op. cit.*, p. 48.

56 Luquet (Gilles), *Regards sur le signifiant : études de morphosyntaxe espagnole*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000, p. 152-153-154.

nous devons prendre « la lettre à la lettre »<sup>57</sup> pour percevoir « cette voix que fait entendre le signifiant »<sup>58</sup> :

Une analyse des opérations de pensée impliquées par le phénomène de la dérivation débouche ainsi sur un problème qui intéresse fort peu les lexicologues : celui du rapport qui s'établit entre *signifiant* et *signifié* linguistique ou, comme ici, celui du rapport qui s'établit entre structure signifiante et structure signifiée d'un ensemble de signes formant système. Dans le cas particulier des suffixes *-or*, *-ero* et *-ista*, considérés en tant que morphèmes dérivationnels, il existe une véritable adéquation entre les deux structures en question<sup>59</sup>.

Pour nous, il existe la même adéquation respectivement entre le FAIRE de *picar* et le signe *picador* et entre ce FAIRE et le signe *picadero*.

Ceci était le premier point que nous voulions aborder à propos des terminaisons de ces deux substantifs. Passons au suivant.

La seconde remarque est plus en rapport avec l'ordonnance de ces terminaisons. Comme cela a été précisé, la terminaison *-(e)ro* fait apparaître l'anagramme de *-or*. On observe une plus grande extension de *-ero* mais aussi une inversion de *-or*.

Comme nous l'avons souligné, il faut pouvoir d'abord penser au FAIRE de *picar* avant de pouvoir penser *picadero*. Il n'y a pas de lieu spécifique à une action sans l'existence idéale de cette action. *Picar* est en conséquence un préalable à *picadero*. Dans une certaine mesure, *picador* est lui-même préalablement contenu dans ce qui va donner lieu à *picadero*.

Si l'on s'attache à la lettre de *picadero*, on constate que sa quantité morphologique correspond à un dépassement de la quantité morphologique de *picador*. De même, cette observation peut s'appliquer à leur opération mentale compte tenu du fait que *picadero* représente un éloignement par rapport à *picar*, mais surtout, il se situe au-delà de l'opération mentale de *picador*.

D'autres observations de la lettre de *picadero*, « à la lettre », pourrait conduire à s'interroger sur la valeur de ce dépassement du *-r-* par une voyelle. En effet, c'est la lettre qui termine l'infinitif espagnol pour les trois groupes verbaux. Faut-il voir une corrélation entre au-delà morphophonologique par un dépassement du *-r-* et au-delà notionnel du FAIRE de *picar* ?

Sur le plan phonique, on se trouve face à un double mouvement d'*ouverture / fermeture* pour la terminaison de *picador*. On a un *-o-* plus ouvert se situant dans une syllabe plus fermée en *-or*. Plus fermée que *-(e)ro* dont la voyelle est cependant moins ouverte que celle de *-or*. En quelque sorte, on part d'un trait phono-articulatoire ouvert, celui d'une voyelle *-o-*, s'intégrant dans une syllabe fermée.

À l'opposé, *picadero* inverse ce double mouvement en produisant une syllabe plus ouverte mais fondée sur une voyelle plus fermée. La réflexion de Maurice Toussaint concernant

---

57 Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, Tome I, p. 492 in : Arrivé (Michel), *Lire Jarry*, Paris, Gallimard, 1976, p. 67.

58 Launay (Michel), *op. cit.*, p. 37.

59 Luquet (Gilles), *op. cit.*, p. 154.

l'adéquation entre antériorité / ultériorité neurosémantique et antériorité / ultériorité articulatoire s'appuyait sur les voyelles. Il poursuit sa réflexion avec les consonnes :

Toutes les consonnes étant plus fermées que les voyelles, la consonne est une antérieure, la voyelle une ultérieure<sup>60</sup>.

La syllabe représente un « jeu des signifiés »<sup>61</sup> qui doit lui aussi pouvoir s'articuler autour des notions d'antériorité et d'ultériorité.

Sur le même plan, le *-r* final de *-or* marque l'antériorité de cette consonne face à l'ultériorité que constitue le *-o* de *-(e)ro*. Tout ceci nous amène à envisager une hypothèse. D'une part, la tension articulatoire et l'antériorité de *-or* traduisent, en quelque sorte, la plus grande proximité de l'opération mentale de *picador* par rapport au FAIRE de *picar*. Tension de l'action et antériorité de l'infinitif.

D'autre part, nous considérons que, de manière concomitante, le relâchement articulatoire, l'ultériorité vocalique ainsi qu'une extension morphologique supérieure contribuent à « traduire » l'ultériorité de l'opération mentale de *picadero*. Cette traduction marque le dépassement et le relâchement du FAIRE réalisé par *picar*. Tout cela n'est envisageable que dans la mesure où l'on souhaite s'autoriser à prendre la « lettre à la lettre » et ne pas se contenter d'« une rationalisation *a priori* du langage »<sup>62</sup> :

C'est entre un laxisme du signe, cautionné par ceux qui croient en son arbitrarité, et un rigorisme, un immobilisme auxquels on voudrait nous acculer que se définit l'analogie du signe. (...) Le malheur est que nous n'ayons d'oreille que pour les « harmonies imitatives » du genre *glou-glou* ou *tic-tac*. Dès qu'un pipio devient un pigeon nous sommes perdus, pris au piège de l'arbitrarité. Et c'est la surdité totale devant le *r* ou le *m* de *rosarum* ou le *s* de *tu viens*. Si la rose au génitif pluriel ne fait pas plus de bruit qu'à un autre cas, entendons bien que les signifiants d'une langue sont à la fois sons et mouvements de la langue – et de la main quand j'écris. On verrait alors que l'onomatopée classique n'est qu'une manifestation superficielle de l'analogie du signe et que le phénomène onomatopéique existe à un niveau fondamental où le son n'est là que pour servir à la communication en tant que traducteur d'une articulation traductrice d'un signifié<sup>63</sup>.

Le *signifié prime* de *picador* se construit à partir du « jeu de signifiés » qui s'organise à partir du signifiant *picador*. Le *signifié prime* désigne l'établissement de cette organisation des

---

60 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 51.

61 *Idem*, p. 33.

62 Molho (Maurice), *op. cit.*, p. 42.

63 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 41-42.

différentes valeurs entre elles. Le *signifié prime* est, de toute évidence, « accroché »<sup>64</sup> au signifiant dans la mesure où celui-là est véritablement l'émanation de celui-ci.

Ce que Michel Launay désigne sous la terminologie de connotation sémiotique, nous considérons que cela a trait avec ce que nous appelons *signifié prime*. C'est-à-dire que le signifiant, en tant que tel, fait sens. Il produit un *signifié prime*. Un effet de sens entendu comme *effet de signifiante* qui participe au signifié de puissance du signe. Nous reprenons l'idée d'effet de signifiante opposée à celle d'effet de sens. Comme l'explique Michel Launay, il paraît plus juste de séparer ce qui relève en premier lieu du signifiant de ce qui est lié au contexte linguistique et extra-linguistique :

(...) non pas un effet ou une nuance « de sens », terminologie qui évoque les seules variations discursives, et le domaine de la référence, mais un effet de *signifiante*<sup>65</sup>.

*Picador* livre l'expression d'un *signifié prime* au travers de toutes ses composantes. L'analyse morphophonologique révèle la ressemblance motivée de *picador* et de *picado* et celle de *picador* et de *picar*. Épuisement de l'action pour l'un et action en puissance pour l'autre.

L'accent tonique trouve également sa place dans ce constat de motivation. *Picador* étant un oxyton comme *picar*, alors que *picadero* est un paroxyton comme *picado*. Ceci serait à verser au chapitre de la plus ou moins grande proximité de l'opération mentale des deux substantifs déverbaux par rapport au FAIRE de *picar*. C'est un point qu'il faudrait développer en tenant compte également de l'analyse phono-articulatoire fondée sur les mouvements d'*ouverture / fermeture* de *picador* et de *fermeture / ouverture* de *picadero*. On peut désigner ces mouvements comme traducteurs de valeurs. Soit la traduction d'une tension articuloire rappelant l'action propre à advenir, à se libérer, inscrite puissanciellement dans l'infinitif. Soit celle d'une ouverture capable de rendre compte de l'au-delà de l'action.

Encore plus près de la lettre du signifiant, on a le *-d-* intervocalique. Il est phonétiquement moins tendu et donc plus « relâché »<sup>66</sup> qu'un *-d-* initial. En conséquence, ce caractère de moindre tension articuloire serait à prendre en compte et à analyser. En effet, cela contribue, peut-être, à cette traduction du relâchement et de l'épuisement de l'action. Le *-r-* ne doit pas être oublié au même titre que la construction anagrammatique constituée par la terminaison de *picador* par rapport à celle de *picadero*.

À vrai dire, beaucoup de choses qui peuvent paraître bien disparates mais qui, pour nous, sont dignes d'intérêt. Si pour certains tout ceci tient plus de la pétition de principe, il nous semble, tout de même, qu'il y a là des indices quelque peu troublants. Des critiques peuvent être faites sur le choix des éléments analysés, cependant cela ne signifie pas que tout soit à rejeter en bloc :

---

64 Launay (Michel), *op. cit.*, p. 33.

65 Launay (Michel), *op. cit.*, p. 30.

66 Darbord (Bernard), Pottier (Bernard), *op. cit.*, p. 56.

Attend-on du signifiant qu'il soit une fiche (anthropo) métrique pour parler de non-arbitrarité ?<sup>67</sup>

Le *signifié prime* entendu comme expression d'un signifiant tel que *picador* ou *picadero*, contribue à la configuration du signifié de langue de chaque signe. Pour cette raison, il constitue l'un des promoteurs de la signifiante au regard de ce qu'en a dit Michel Launay c'est-à-dire :

Le principe analogique ici en cause est simple : le signifiant peut faire l'objet d'une lecture, d'une analyse qui l'intègre, par associations, dans un réseau où chaque terme est pris avec les autres dans des rapports de ressemblance et de différence : on y reconnaît la pression paronymique et son contraire : la pression différenciatrice. Or le monde des référents est lui-même pris dans un autre réseau de ressemblances et de différences, d'identité et de diversité. La signifiante, telle que je l'entends, serait le résultat de la mise en rapport, par analogie, de l'un et l'autre réseaux de ressemblances et de différences : cette mise en rapport est ce qui va conférer au signifiant une certaine valeur<sup>68</sup>.

Réseau des signifiants d'une part, réseau des référents d'autre part. Il faut cependant compter sur la dimension phono-articulatoire du signifiant et tenter de sonder cette matérialité pour comprendre comment tout cela est devenu possible. Il est nécessaire de lever cette inconnue.

**Pascal TREINSOUTROT**  
**EA. Études Romanes**  
**Université de Paris X – Nanterre**

---

67 Toussaint (Maurice), *op. cit.*, p. 35.

68 Launay (Michel), *op. cit.*, p. 37.

